

Leçon 6

Matthieu 10-12

Appel des 12 disciples (10.1-4)

Au dernier verset du chap. 9, le Seigneur a demandé à ses disciples de prier pour plus d'ouvriers. Pour pouvoir formuler cette requête en toute sincérité, les croyants doivent être prêts à aller eux-mêmes. Nous voyons ici le Seigneur appeler ses 12 disciples. Il les avait déjà choisis, mais maintenant Il les appelle pour une mission spéciale : évangéliser le peuple d'Israël. L'envoi en mission est complété par le pouvoir de chasser les esprits impurs et de guérir toutes les maladies. Le caractère unique du ministère de Jésus est fortement souligné dans ce passage. En effet, des hommes ont opéré des miracles, mais aucun n'a pu transmettre son pouvoir à d'autres.

Les 12 apôtres furent :

1. Simon appelé Pierre. Homme impétueux et au grand coeur, passionné, c'était un chef né.
2. André, son frère. Il rencontra Jésus par Jean-Baptiste (Jn 1.36, 40) ; ensuite il conduisit son frère vers le Seigneur. Il amena bien des gens à Christ.
3. Jacques, fils de Zébédée. Mis à mort par Hérode (Ac 12.2), il fut le 1er des douze à mourir en martyr.
4. Jean, son frère. Fils de Zébédée, lui aussi, il fut le disciple que Jésus aimait. Nous lui devons le 4e Évangile, trois épîtres et l'Apocalypse.
5. Philippe. Habitant de Bethsaïda, c'est lui qui amena Nathanaël à Jésus. Il ne faut pas le confondre avec Philippe, l'évangéliste mentionné dans le livre des Actes.
6. Barthélémy. On pense que c'est le même personnage que Nathanaël, l'Israélite en qui Jésus ne trouva pas de fraude (Jn 1.47).
7. Thomas, appelé aussi Didyme, c.-à-d. « jumeau ». Connu pour avoir été sceptique, ses doutes lui donnèrent l'occasion de confesser Christ d'une manière extraordinaire (Jn 20.28).
8. Matthieu. Ancien péager (ou collecteur d'impôts), auteur de cet Évangile.
9. Jacques, fils d'Alphée. Hormis ce détail, on ne sait pratiquement rien de lui.
10. Thaddée. Il est aussi nommé Jude, fils de Jacques (Lu 6.16). Les seules paroles qui nous sont rapportées de lui se trouvent dans Jean 14.22.
11. Simon le Cananite, aussi appelé « le zélote » (Lu 6.15).
12. Judas l'Iscaïot, celui qui trahit le Seigneur.

Les disciples avaient env. 20 ans à ce moment-là. Issus de différents horizons, d'intelligence normale, leur véritable grandeur réside dans leur association avec Jésus.

La mission à l'égard d'Israël (10.5-15)

Le reste du chapitre est consacré aux instructions que Jésus leur donne avant de les envoyer prêcher à la maison d'Israël. Il ne faut pas confondre cette mission avec celle, postérieure, des 70 (Lu 10.1), ni avec l'ordre missionnaire général (Mt 28.19, 20). Il s'agissait ici d'une mission temporaire, celle d'annoncer que le royaume des cieux était proche. Si certaines des règles ont une valeur permanente pour le peuple de Dieu de toutes les époques, le fait que le Seigneur Jésus en ait annulé d'autres prouve qu'elles ne devaient pas subsister (Lu 22.35, 36).

Jésus leur fixe d'abord l'itinéraire. Les disciples ne devaient pas se rendre chez les païens, ni chez les Samaritains, un peuple métissé haï des Juifs. Leur ministère se limitait alors aux brebis perdues de la maison d'Israël. Pour message, ils devaient proclamer que le royaume de Dieu était proche. Si Israël refusait, il n'aurait droit à aucune excuse, parce qu'il aurait bénéficié d'une annonce officielle qui lui était exclusivement réservée. Le royaume s'est approché d'Israël en la personne du Roi. Israël doit décider maintenant s'il l'accepte ou s'il le rejette. Les disciples reçurent des lettres de créance pour confirmer leur message. Ils devaient guérir les malades, ressusciter les morts, purifier les lépreux, chasser les démons. Les Juifs demandaient des signes (1 Co 1.22) ; alors Dieu daigna leur en accorder.

Quant à la rémunération, les envoyés du Seigneur ne devaient rien demander en retour des services offerts. Ils avaient reçu leurs dons gratuitement ; ils devaient en faire profiter les autres gratuitement. Il n'était pas nécessaire de faire des provisions en vue du voyage. Israélites prêchant à des Israélites, ils savaient qu'ils pouvaient compter sur le respect d'un principe reconnu en Israël : l'ouvrier mérite sa nourriture. Inutile donc d'emporter or, argent, monnaie, sac pour le voyage, tunique de rechange, souliers ou bâton. L'interdiction vise sans doute des chaussures ou des bâtons de rechange. S'ils possédaient un bâton, ils avaient le droit de l'emporter (Mc 6.8). L'idée sous-jacente à ce passage est la suivante : c'est au jour le jour que leurs besoins seront satisfaits.

Comment résoudre la question du logement ? En entrant dans une ville, ils devaient s'enquérir d'un homme digne, quelqu'un qui les accueillerait comme des disciples du Seigneur et serait ouvert à leur message. Une fois un tel hôte trouvé, ils devaient rester chez lui aussi longtemps qu'ils seraient dans la ville, plutôt que rechercher des conditions d'hébergement plus favorables. Si une maison les recevait, ils devaient en saluer les occupants et faire preuve de courtoisie et de gratitude en acceptant leur hospitalité. Par contre, si la maison refusait d'héberger les messagers du Seigneur, ils n'étaient pas tenus de prier pour que la paix vienne sur elle, et donc ils ne prononçaient pas de bénédiction sur les membres de la famille. Non seulement cela, mais pour montrer le mécontentement de Dieu à son égard, ils devaient secouer la poussière de leurs pieds. En rejetant les disciples de Christ, une telle famille rejetait Christ lui-même. Le Seigneur avertit qu'au jour du jugement, un tel rejet appellerait sur la ville coupable une sanction plus sévère que celle qui a frappé les villes de Sodome et Gomorrhe.

Cela prouve qu'il y aura des gradations dans les peines infligées en enfer ; autrement, comment comprendre que certains châtiments seront moins rigoureux pour les uns que pour les autres ?

La mission à l'égard d'Israël (2° partie) (10.16-23)

Dans cette section, Jésus dit aux douze comment se comporter en face de la persécution. Ils seront comme des brebis au milieu des loups, entourés d'hommes méchants décidés à les faire mourir. Ils devront donc être prudents comme des serpents, en évitant de blesser inutilement ou de se mettre dans des situations compromettantes. Mais ils devront également être simples comme des colombes, faisant preuve d'une grande droiture de caractère et d'une foi non simulée.

Ils devront se tenir sur leurs gardes en face des Juifs incrédules qui les traîneront devant les tribunaux et les battront dans leurs synagogues. Les attaques dirigées contre eux seront civiles et religieuses. Ils seront menés, à cause de Christ, devant des gouverneurs et devant des rois. Mais la cause de Dieu l'emportera sur la méchanceté de l'homme. À l'heure la plus sombre, les disciples auront l'incomparable privilège de témoigner devant des autorités et devant des païens. Dieu fera tout concourir pour leur bien.

Le christianisme a beaucoup souffert de la part du pouvoir civil ; pourtant, « aucune doctrine ne s'est révélée aussi utile pour ceux qui étaient appelés à gouverner. » Ils n'auront pas à se demander ce qu'ils devront dire lorsqu'ils seront interrogés. Au moment voulu, l'Esprit de Dieu leur communiquera une sagesse divine et ils répondront d'une manière qui glorifiera Christ et qui confondra finalement leurs accusateurs. Le v. 19 a donné lieu à deux interprétations extrêmes qu'il faut éviter : affirmer naïvement qu'un chrétien n'a jamais besoin de préparer d'avance son message, et prétendre que ce verset ne nous concerne plus aujourd'hui. Il est juste et souhaitable qu'un prédicateur demande à Dieu une parole appropriée à une circonstance particulière. Et il est toujours vrai que dans les difficultés, tous les croyants peuvent s'appuyer sur la promesse de Dieu pour obtenir la sagesse qui leur permettra de parler avec une intuition divine. Ils deviennent les porte-parole de l'Esprit de leur Père.

Jésus avertit d'avance ses disciples qu'ils seront exposés à la perfidie et à la trahison. Le frère accusera son frère. Le père livrera son enfant. Les enfants dénonceront leurs parents, ce qui pourra entraîner l'exécution de ces derniers. En butte à la haine du monde, nous sommes en bonne compagnie. [...] Entre les mains de ses ennemis, le serviteur ne peut espérer un traitement meilleur que celui infligé au Seigneur lui-même. Si le monde n'avait rien d'autre qu'une croix à offrir à Jésus, il ne saurait proposer un carrosse royal à Ses disciples : s'il n'y avait que des épines pour Christ, il n'y aura pas de guirlandes pour nous. [...] Assurons-nous simplement que si le monde nous hait, c'est bien « à cause de Christ » et non à cause de ce qui, en nous, est haïssable et indigne du Seigneur compatissant que nous représentons. (J.C. Macaulay)

Les disciples seront haïs de tous – non pas de tous sans exception, mais de toutes les cultures, de toutes les nationalités, de toutes les classes, etc. Mais celui qui persévéra jusqu'à la fin sera sauvé. Tel quel, ce verset semble indiquer que le salut peut se gagner par la persévérance dans l'épreuve. Nous savons que ce n'est pas le cas, car dans toute l'Écriture, le salut est présenté comme un don gratuit de la grâce de Dieu qui est saisi par la foi (Ep 2.8, 9). Ce verset ne signifie pas non plus que ceux qui demeurent fidèles à Christ échapperont à la mort physique, puisque le verset précédent prédit la mort de certains disciples fidèles. L'explication la plus simple est celle-ci : la persévérance est la marque distinctive de ceux qui sont vraiment sauvés. Ceux qui, dans les temps de persécution, tiendront ferme jusqu'au bout prouveront par leur endurance qu'ils sont de vrais disciples. On retrouve cette même affirmation en Mt 24.13 à propos d'un reste de Juifs fidèles qui, à l'époque de la tribulation, resteront loyalement attachés au Seigneur Jésus. À leur persévérance, on les reconnaîtra comme d'authentiques disciples.

Dans les passages bibliques qui traitent de l'avenir, l'Esprit de Dieu passe souvent du futur immédiat à un futur plus lointain. Une prophétie peut donc avoir une portée partielle et immédiate, et un accomplissement total plus lointain. Ainsi, les deux venues de Christ peuvent être confondues dans un seul et même passage, sans la moindre explication (Es 52.14, 15 ; Mi 5.2-4). Dans les v. 22 et 23, Jésus procède à ce genre de transposition prophétique. Il avertit ses disciples des souffrances qu'ils endureront à cause de lui, puis Il semble les considérer comme des types des disciples juifs fidèles au moment de la grande tribulation. Il passe ainsi graduellement des épreuves imposées aux premiers chrétiens à celles que subiront les croyants juste avant sa deuxième venue.

Le début du v. 23 peut s'appliquer aux douze : Quand on vous persécutera dans une ville, fuyez dans une autre. Ils n'étaient pas tenus de rester sous la tyrannie de leurs ennemis, s'il y avait un moyen honorable d'y échapper. « Il n'y a pas de mal à fuir le danger, mais seulement à fuir le devoir. »

La dernière partie du v. 23 nous propulse à l'époque qui précédera le retour de Christ pour régner :...

vous n'aurez pas achevé de parcourir les villes d'Israël, que le Fils de l'homme sera venu. Il ne peut pas s'agir de la mission des douze, car le Fils de l'homme était déjà venu. Certains commentateurs voient dans ce verset une prophétie relative à la destruction de Jérusalem en 70 de notre ère. Mais il est difficile de considérer cet holocauste comme la « venue du Fils de l'homme. » Il est plus plausible d'envisager ce verset comme une référence à la deuxième venue de Christ. Pendant la grande tribulation, les disciples juifs fidèles répandront l'Évangile du royaume. Ils seront persécutés et poursuivis. Avant qu'ils aient atteint toutes les villes d'Israël, le Seigneur Jésus reviendra juger ses ennemis et instaurer son royaume.

Il semble y avoir une contradiction entre ce v. 23 et 24.14. Dans le premier, il est dit que les villes d'Israël ne seront pas toutes atteintes par l'Évangile avant le retour du Fils de l'homme. Le second affirme que l'Évangile du royaume sera prêché dans le monde entier avant le retour du Seigneur. La contradiction n'est qu'apparente. L'Évangile sera prêché à toutes les nations, pas nécessairement à tous les individus. Mais cette prédication rencontrera une vive résistance, au point que les messagers seront persécutés et freinés dans leur oeuvre ; voilà pourquoi toutes les villes d'Israël ne seront pas atteintes.

N'ayez pas peur (10.24-33)

Les disciples du Seigneur auront souvent l'occasion de se demander pourquoi ils doivent subir de mauvais traitements. Si Jésus est le Messie, pourquoi ses disciples, au lieu de régner, doivent-ils souffrir ? Dans les v. 24 et 25, Jésus anticipe leur perplexité et y répond en leur rappelant la nature de leurs relations avec lui. Ils sont les disciples, et lui leur Enseignant. Ils sont serviteurs, et lui leur Maître. Ils sont le personnel, lui le Maître de la maison. Être disciple, c'est suivre celui qui enseigne, et non être supérieur à lui. Le serviteur ne doit pas s'attendre à être mieux traité que son Maître. Si les hommes affublent le respectable Maître de la maison du nom de Béalzéboul (« seigneur des mouches », un dieu d'Étrou, nom dont les Juifs se servaient pour désigner Satan), ils traiteront les gens de sa maison de noms plus injurieux encore. Être disciple, c'est partager le rejet du Maître.

Trois fois le Seigneur dit à ses disciples de ne pas craindre (v. 26, 28, 31). D'abord, ils ne doivent pas craindre la victoire apparente de leurs ennemis. Le jour vient où sa cause sera glorieusement défendue. Jusqu'à présent, l'Évangile a été relativement caché, et les enseignements du Seigneur tenus plus ou moins secrets. Désormais, les disciples doivent proclamer hardiment le message chrétien qui, jusqu'alors, leur a été exposé en secret, c.-à-d. en privé.

Ensuite, ils ne doivent pas craindre la furie meurtrière des hommes. Le pire que les hommes puissent faire, c'est tuer le corps. Mais la mort physique n'est pas le plus grand drame qui puisse survenir à un chrétien. Mourir, c'est être avec Christ, ce qui est bien préférable. C'est la délivrance du péché, des préoccupations, de la maladie, des souffrances et de la mort ; c'est entrer dans la gloire éternelle. Si bien que le pire châtement que les hommes croient pouvoir infliger à l'enfant de Dieu est, en réalité, le meilleur sort qu'ils puissent lui réserver.

Plutôt que de craindre les hommes, les disciples doivent éprouver une crainte respectueuse devant Celui qui peut faire périr l'âme et le corps dans la géhenne. C'est la pire des sanctions : l'éternelle séparation d'avec Dieu et d'avec Christ, l'abandon de tout espoir. La mort spirituelle est un dommage qui ne peut se mesurer, une condamnation qu'il faut éviter à tout prix. Ces paroles de Jésus ont été reprises en épitaphe sur la tombe de John Knox : « Ci-gît celui qui craignit tellement Dieu, qu'il ne craignit jamais aucun homme. »

Au sein des plus terribles épreuves, les disciples pourront toujours faire confiance à Dieu pour prendre soin d'eux. C'est la leçon que Jésus enseigne en prenant l'exemple du passereau, cet oiseau commun. Deux de ces oiseaux valaient un sou. Cependant, pas un seul ne meurt sans la volonté du Père, ou sans qu'Il le sache et soit présent. Quelqu'un a dit : « Dieu assiste aux obsèques de chaque moineau. »

Ce Dieu qui témoigne un tel intérêt aux petits moineaux tient aussi un compte précis des cheveux sur la tête de ses enfants. Quelques cheveux de plus ou de moins ont nettement moins de valeur qu'un moineau. Cela montre que les disciples valent plus pour Dieu que beaucoup de passereaux. Alors, pourquoi craindre ?

Compte tenu de ce qui précède, n'est-il pas raisonnable pour les disciples de se déclarer publiquement et sans crainte pour Christ ? La honte et l'opprobre qu'ils s'attireront de la part des hommes seront abondamment récompensés dans le ciel lorsque le Seigneur Jésus se déclarera pour eux devant son Père. Confesser Christ ici-bas, c'est le reconnaître comme Seigneur et Sauveur, et témoigner par sa vie et par ses lèvres. La plupart des douze furent conduits à confesser le Seigneur jusqu'au martyre.

10.33 Celui qui renie Christ sur la terre se verra renié devant le Père dans les cieux. Renier Christ, c'est refuser de reconnaître ses droits sur notre vie. Vivre ainsi équivaut à dire au Seigneur : « Je ne te connais pas. » Celui-là entendra un jour Christ lui déclarer à son tour : « Je ne te connais pas. » Ce passage ne concerne pas le reniement passager, sous la pression de l'épreuve, comme ce fut le cas pour Pierre, mais du rejet durable et délibéré.

Non la paix, mais l'épée (10.34-39)

Il faut comprendre les paroles du Seigneur comme une figure de style, qui présente les résultats visibles de sa venue comme étant le but apparent de sa venue. Il déclare ne pas être venu apporter la paix, mais l'épée. En fait, Il est bien venu pour établir la paix (Ep 2.14-17) ; Il s'est incarné pour que le monde soit sauvé par lui (Jn 3.17). Ce qu'Il veut dire ici, c'est que lorsque des individus deviennent ses disciples, leurs familles se dressent contre eux. Un père converti devra supporter l'opposition de son fils incroyant, une mère chrétienne celle de sa fille inconvertie. Une belle-mère régénérée sera haïe par sa belle-fille... Il faut donc souvent choisir entre Christ et la famille. Aucun lien familial ne doit empêcher un disciple de vouer une obéissance prioritaire au Seigneur. Christ doit toujours passer avant père, mère, fils ou fille. Celui qui suit le Seigneur voit souvent sa décision être payée en retour par les tensions, les querelles et le rejet par sa propre famille. Cette hostilité est souvent plus amère à supporter que celle qu'on peut rencontrer dans les autres relations humaines.

Mais il y a quelque chose de plus subtil que les liens familiaux qui pourrait ravir à Christ sa place légitime : l'amour de sa propre vie. C'est pourquoi Jésus ajoute : Celui qui ne prend pas sa croix, et ne me suit pas, n'est pas digne de moi. La croix était un instrument d'exécution. Prendre sa croix et suivre Christ, c'est donc vivre dans un abandon si total au Seigneur que la mort même ne paraît pas être un prix trop élevé. Tous les disciples ne sont pas appelés à sacrifier leur vie pour le Seigneur, mais tous sont appelés à accorder une telle valeur à Christ, que leur vie n'aura plus d'importance à leurs yeux.

L'amour pour Christ doit prévaloir sur l'instinct de conservation. Celui qui conservera sa vie la perdra, et celui qui perdra sa vie à cause de Christ la retrouvera. On est tenté de chérir sa vie et de s'éviter la souffrance et le renoncement d'une existence totalement abandonnée au Seigneur. Agir ainsi, c.-à-d. vivre

pour sa satisfaction personnelle, serait en fait causer la plus grande perte. La vie la plus utile est celle qui se met au service de Christ. Celui qui perd sa vie par dévouement pour lui, la retrouvera dans une authentique plénitude.

Un verre d'eau froide (10.40-11.1)

Tous ne rejeteront pas la prédication des disciples. Certains verront en eux les représentants du Messie et les accueilleront chaleureusement. Les disciples auront peu de moyens pour récompenser une telle gentillesse, mais qu'ils ne s'inquiètent pas : tout ce qui leur sera donné sera considéré comme offert au Seigneur et récompensé en conséquence. Recevoir un disciple de Christ équivaut à recevoir Christ lui-même, et recevoir Christ, c'est recevoir le Père qui l'a envoyé, puisque l'envoyé représente celui qui l'a mandaté. Accueillir un ambassadeur représentant le pays qui l'envoie, c'est entretenir des relations diplomatiques avec son pays. Quiconque reçoit un prophète en tant que prophète recevra une récompense de prophète.

Les Juifs considéraient la récompense de prophète comme étant la plus élevée. En effet, si le roi gouvernait au nom du Seigneur, et si le prêtre officiait au nom du Seigneur, le prophète, lui, était envoyé par le Seigneur pour instruire à la fois le prêtre et le roi. Christ déclare que si tu reçois simplement un prophète en sa qualité de prophète, et si tu lui viens en aide, la récompense attribuée au prophète te sera également accordée. Penses-y lorsque tu es tenté de critiquer un prédicateur ! Si tu l'aides et l'encourages à parler pour Dieu, tu recevras une part de sa récompense. Mais si tu es une entrave au bon fonctionnement de sa mission, tu perdras ta récompense. C'est une noble tâche que d'aider quelqu'un qui s'efforce d'agir bien. Ne fais pas attention à son habillement, à son attitude, à ses manières ou à sa voix, mais demande-toi si, derrière ces choses extérieures, il n'y aurait pas un message de Dieu pour toi, et si cet homme n'est pas un prophète envoyé par Dieu pour ton âme. Dans l'affirmative, reçois-le, honore sa parole et son oeuvre, et partage sa récompense. (A.T. Pierson)

Aucune bonté manifestée envers un chrétien ne sera oubliée. Même un verre d'eau froide sera récompensé s'il est donné à un disciple parce qu'il est disciple du Seigneur. Jésus clôt cet exposé sur la mission spéciale des disciples en conférant à ceux-ci une dignité royale. Certes, ils seront en butte à l'hostilité publique, ils seront méprisés, arrêtés, maltraités, emprisonnés et peut-être même exécutés. Mais malgré tout cela, ils sont les représentants du Roi et ils ont le glorieux privilège de parler et d'agir en son nom.

Après avoir envoyé les douze en mission temporaire vers la maison d'Israël, Jésus partit de là pour enseigner et prêcher dans les villes de la Galilée où ses disciples avaient vécu jusqu'alors.

Jean le Baptiste rassuré (11.2-6)

Entre-temps, Jean avait été emprisonné par Hérode. Découragé et seul, il s'interrogea. Si Jésus était vraiment le Messie, pourquoi permettait-Il que son précurseur croupisse dans une prison ? Comme de nombreux grands serviteurs de Dieu, Jean a connu momentanément un passage à vide dans sa foi. C'est pourquoi, il fit demander à Jésus par ses disciples s'Il était réellement Celui que les prophètes avaient promis, ou s'ils devaient continuer à attendre l'Oint de Dieu. Jésus répondit en rappelant à Jean qu'Il opérait les miracles que devait accomplir le Messie : les aveugles voient (Es 35.5), les boiteux marchent (Es 35.6),

les lépreux sont purifiés (Es 53.4 ; cf. Mt 8.16, 17), les sourds entendent (Es 35.5), les morts ressuscitent (ce miracle, qui n'est pas prophétisé au sujet du Messie, est plus grand que ceux annoncés).

Jésus rappela aussi à Jean que la bonne nouvelle était annoncée aux pauvres, en accomplissement d'Es 61.1. Généralement, les chefs religieux portent leur attention plutôt sur les gens riches et haut placés. Le Messie, lui, apporta l'Évangile aux pauvres.

Puis le Sauveur ajouta : Heureux celui pour qui je ne serai pas une occasion de chute ! Sur les lèvres de n'importe qui d'autre, ces paroles exprimeraient un orgueil démesuré. Dans la bouche de Jésus, elles ne font que refléter valablement sa perfection personnelle. Le Messie n'est pas apparu en vainqueur couronné de lauriers, mais en humble charpentier. Sa bonté, son humilité, sa douceur n'avaient rien de commun avec la représentation qu'on se faisait alors couramment d'un Messie militant. Ceux qui étaient animés de pensées charnelles pouvaient douter de ses prétentions à la royauté. Mais Dieu devait faire reposer sa bénédiction sur ceux qui, par une perception spirituelle, reconnaîtraient en Jésus de Nazareth le Messie promis. Il ne faut pas voir dans le v. 6 un reproche à Jean-Baptiste. Chacun passe par des périodes où sa foi a besoin d'être confirmée et fortifiée. C'est une chose d'avoir une foi qui défaille momentanément, une autre de se poser continuellement des questions sur l'identité véritable du Seigneur Jésus. La vie d'un homme a rarement un déroulement monotone et simple. Si nous considérons l'ensemble de la vie de Jean, elle nous apparaît comme faite de fidélité et de persévérance.

Jésus loue Jean (11.7-19)

À peine les envoyés de Jean étaient-ils repartis que le Seigneur s'adressa à la foule en termes très élogieux pour le précurseur. Cette même foule s'était précipitée au désert lorsque Jean y prêchait. Pourquoi ? Pour voir un roseau faible, agité à chaque vent des opinions humaines changeantes ? Certainement pas ! Jean était un prédicateur intrépide, la droiture incarnée, prêt à souffrir plutôt que de se taire, à mourir plutôt que de mentir. Étaient-ils allés voir un courtisan somptueusement vêtu, vivant dans l'opulence ? Certainement pas ! Jean était un simple homme de Dieu, dont la vie austère condamnait la mondanité insatiable du peuple.

Étaient-ils allés voir un prophète ? Oui, Jean était un prophète, et même le plus grand des prophètes. Le Seigneur ne voulait pas dire que Jean était supérieur aux autres prophètes du passé par sa personnalité, son éloquence ou sa véhémence ; il était plus grand, parce qu'il était le précurseur du Messie-Roi. C'est ce qui ressort clairement du v. 10. Jean accomplit la prophétie de Malachie (3.1), il est le messager qui devait précéder le Seigneur et préparer le peuple pour sa venue. D'autres hommes avaient prédit la venue future de Christ, mais Dieu a suscité Jean pour annoncer sa venue effective. Comme l'a déclaré quelqu'un, fort à propos : « Jean a frayé le chemin pour Christ, puis il s'est écarté du chemin au profit de Christ. » La déclaration que le plus petit dans le royaume des cieux est plus grand que lui prouve que Jésus parlait plutôt de la grandeur du privilège de Jean, que de sa grandeur personnelle. Le plus petit dans le royaume des cieux n'a pas nécessairement une stature spirituelle plus élevée que celle de Jean, mais des privilèges supérieurs aux siens. Être citoyen du royaume est une situation plus privilégiée qu'annoncer sa venue. Jean a eu l'honneur de préparer le chemin du Seigneur, mais il n'a pas vécu pour jouir des bienfaits du royaume.

Depuis le commencement du ministère de Jean jusqu'à l'emprisonnement, le royaume des cieux a été forcé. Les pharisiens et les scribes se sont vigoureusement opposés à lui. Le roi Hérode s'est associé à

cette oeuvre ennemie en faisant taire son héraut... et ce sont les violents qui s'en emparent. Cette affirmation (v. 12) peut s'interpréter de deux façons. Les adversaires du royaume font tous leurs efforts pour s'en emparer en vue de le détruire. Leur rejet de Jean annonçait celui du Roi lui-même, et donc de son royaume. Mais on peut aussi comprendre ce verset d'une autre manière. Ceux qui étaient prêts pour la venue du Roi ont réagi virilement à l'annonce du royaume et bandé leurs muscles pour y entrer. C'est le sens de Lu 16.16 : « La loi et les prophètes ont subsisté jusqu'à Jean ; depuis lors, le royaume de Dieu est annoncé, et chacun use de violence pour y entrer. » Le royaume est décrit comme une ville assiégée : à l'extérieur, des gens de toutes conditions frappent à la porte et s'efforcent de pénétrer dans la cité. Une certaine violence spirituelle peut être de mise dans ce cas. Quel que soit le sens adopté, ce verset souligne que la prédication de Jean suscita une violente réaction, qui eut des effets étendus et profonds.

Car tous les prophètes et la loi ont prophétisé jusqu'à Jean. De la Genèse à Malachie, toutes les Écritures prédisaient la venue du Messie (v. 13). Au moment où Jean apparut dans le déroulement de l'Histoire, son rôle tout à fait unique ne fut pas simplement de prophétiser, mais d'annoncer l'accomplissement de toutes les prophéties concernant la première venue de Christ. Malachie (4.5, 6) avait prédit la venue d'Élie comme précurseur, juste avant l'apparition du Messie. Si le peuple avait voulu reconnaître Jésus comme son Messie, Jean aurait rempli le rôle d'Élie. Jean n'était pas Élie réincarné – il dément formellement être Élie en Jn 1.21. Mais il était venu, précédant Christ, avec l'esprit et la puissance d'Élie (Lu 1.17). Tous n'appréciaient pas Jean-Baptiste et ne saisissaient pas la signification profonde de son ministère.

C'est pourquoi le Seigneur ajouta : Que celui qui a des oreilles pour entendre entende. En d'autres mots : « Prêtez attention ! Ne sous-estimez pas l'importance de ce que vous entendez. » Si Jean accomplissait la prophétie relative à Élie, alors Jésus était bien le Messie promis ! En accréditant ainsi Jean-Baptiste, Jésus réaffirmait en même temps qu'il était bien le Christ de Dieu. Accepter l'un, c'était accepter l'autre.

11.16, 17 Mais la génération à laquelle Jésus s'adressait n'avait envie de reconnaître ni l'un ni l'autre. Les Juifs qui avaient l'immense privilège d'être les témoins de la venue de leur Messie-Roi n'avaient aucun penchant ni pour lui, ni pour son précurseur. Ils étaient une énigme. Jésus les compara à des enfants tristes assis dans les places publiques, qu'aucune proposition ne satisfait. On leur proposait de jouer de la flûte pour qu'ils puissent danser, ils refusaient ; si leurs camarades se mettaient à jouer une pièce de théâtre avec des plaintes, ils refusaient de se lamenter avec eux.

11.18, 19 Jean était venu, menant une vie d'ascète, et les Juifs l'accusèrent d'être possédé par un démon. Le Fils de l'homme, pour sa part, mangeait et buvait normalement. Si l'ascétisme de Jean pouvait les déranger, ils auraient dû, en revanche, se sentir plus à l'aise avec les habitudes alimentaires plus normales de Jésus. Pas du tout ! Ils le traitèrent de mangeur, d'ivrogne, d'ami des publicains et des gens de mauvaise vie. Jésus n'a certainement jamais commis d'excès en mangeant et en buvant ; leur accusation était montée de toutes pièces. Il est vrai qu'il était l'ami des péagers et des gens de mauvaise vie, mais ce n'était pas dans le sens qu'ils imaginaient. Il cultivait l'amitié avec les pécheurs dans le but de les arracher à leurs péchés, cependant, jamais Il ne partagea ni n'approuva leurs péchés.

Mais la sagesse a été approuvée par ses oeuvres. Le Seigneur Jésus est la Sagesse personnifiée (1 Co 1.30). Les incroyants peuvent le calomnier, Il est justifié par ses oeuvres et par la vie de ses disciples. Bien que la grande majorité des Juifs ait refusé de le reconnaître comme leur Messie-Roi, ses miracles et

la transformation spirituelle de ses disciples dévoués à sa cause ont démontré la justesse de ses prétentions.

Les villes impénitentes de la Galilée (11.20-24)

A grands privilèges, grande responsabilité. Aucune ville ne fut jamais aussi favorisée que l'ont été Chorazin, Bethsaïda et Capernaüm. Le Fils incarné de Dieu a parcouru leurs rues poussiéreuses, enseigné leurs populations et accompli la plupart de ses miracles dans leurs murs. Pourtant, en face de telles preuves, elles ne se sont pas repenties. Il n'est pas étonnant alors que le Seigneur ait prononcé sur elles les plus solennelles malédictions.

Il commence par Chorazin et Bethsaïda. Ces villes avaient entendu leur Sauveur-Dieu, dans sa grâce, les supplier de se convertir, mais elles lui ont délibérément tourné le dos. Le Seigneur cite alors les villes de Tyr et de Sidon, frappées du jugement de Dieu à cause de leur idolâtrie et de leur méchanceté. Si elles avaient eu le privilège de voir les miracles de Jésus, elles se seraient profondément repenties. C'est pourquoi, au jour du jugement, Tyr et Sidon seront condamnées moins sévèrement que Chorazin et Bethsaïda.

L'affirmation :... au jour du jugement, Tyr et Sidon seront traitées moins rigoureusement... indique qu'il y aura une gradation dans les sanctions infligées en enfer, comme il y aura une gradation dans les récompenses accordées au ciel (1 Co 3.12-15). Le seul péché qui plonge les hommes en enfer, c'est le refus de se soumettre à Jésus-Christ (Jn 3.36). Mais, en enfer, la souffrance sera d'autant plus aiguë que le damné aura délibérément rejeté les faveurs divines et vécu dans le péché.

Peu de villes ont été aussi privilégiées que Capernaüm. Après son expulsion de Nazareth (9.1 ; cf. Mc 2.1-12), Jésus y élit domicile. C'est d'ailleurs là qu'il accomplit certains de ses miracles les plus retentissants, comme preuves irréfutables de sa messianité. Si Sodome la débauchée, capitale de l'homosexualité, avait eu ce privilège, elle se serait repentie et aurait été épargnée. En fait, Capernaüm avait eu un privilège encore plus grand. Ses habitants auraient dû se repentir et reconnaître joyeusement le Seigneur. Mais la ville a laissé passer cette opportunité. Par sa perversité, Sodome a commis un grave péché. Mais aucun péché n'est plus grave que le rejet du saint Fils de Dieu, et ce fut la faute terrible de Capernaüm. C'est pourquoi, au jour du jugement, Sodome ne sera pas punie aussi sévèrement que cette ville. Élevée jusqu'au ciel par ses privilèges, elle sera abaissée jusqu'au séjour des morts lors du jugement.

Si c'est vrai de Capernaüm, combien plus encore l'est-ce de tous ces endroits où il y a des Bibles à profusion, où l'Évangile est annoncé sur les ondes, et où seule une infime minorité peut trouver quelque excuse valable !

À l'époque de notre Seigneur, la Galilée comptait quatre cités importantes : Chorazin, Bethsaïda, Capernaüm et Tibériade. Jésus a prononcé des malédictions sur les trois premières, mais pas sur Tibériade. Quels ont été les résultats de ces malédictions ? La destruction de Chorazin et de Bethsaïda a été si complète qu'on ne retrouve plus le site exact de ces villes. La localisation de Capernaüm est incertaine. Seule Tibériade subsiste. Cet accomplissement remarquable de la prophétie est une preuve supplémentaire de l'omniscience du Sauveur et de l'inspiration de la Bible.

Le Sauveur réagit au rejet (11.25-30)

Les trois villes galiléennes n'avaient ni d'yeux pour voir ni de coeur pour aimer le Christ de Dieu. Celui-ci savait bien que leur attitude ne faisait que préfigurer un rejet sur une plus grande échelle. Comment réagit-Il devant leur impénitence ? Sans amertume ni rancune. Mais Il remercia Dieu de ce que rien ne pouvait contrecarrer son dessein souverain. Je te loue, Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et de ce que tu les as révélées aux enfants. Dissipons deux malentendus possibles. D'abord, Jésus n'exprime pas du tout sa joie au sujet de l'inévitable jugement des villes de Galilée. Ensuite, Il ne veut pas dire non plus que Dieu aurait délibérément privé de lumière les sages et les intelligents.

Les villes en question avaient eu maintes occasions de reconnaître la seigneurie de Jésus. Elles ont volontairement refusé de se soumettre à lui. Elles ont rejeté la lumière, et Dieu la leur a enlevée. Mais le plan de Dieu n'est pas mis en échec. Si l'intelligentsia ne veut pas croire, Dieu se fera connaître à ceux qui sont humbles de coeur. Il rassasie de biens les affamés, et renvoie les riches à vide (Lu 1.53).

Ceux qui se considèrent trop sages et trop intelligents pour avoir besoin de Christ sont frappés de cécité judiciaire. Mais ceux qui reconnaissent leur manque de sagesse bénéficient de la révélation de Celui en qui « sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance » (Col 2.3). Jésus rendit grâces au Père pour ceux qui l'accueillaient, malgré le refus de certains. En face de l'immense vague d'incrédulité, Jésus trouvait du réconfort dans la certitude que le plan souverain de Dieu se réalisait.

Toutes choses ont été données à Christ par son Père. Pour tout autre que Christ, affirmer pareille chose aurait été de la présomption. Sur les lèvres du Seigneur, ce n'est que vérité. Alors que l'opposition prenait de l'ampleur, on pouvait avoir l'impression que Christ ne contrôlait plus la situation. Pourtant, son affirmation reste profondément vraie. Sa vie s'achemine irrésistiblement vers son triomphe final éclatant.

Personne ne connaît le Fils si ce n'est le Père (v. 27). Un mystère incompréhensible entoure la personne de Christ. L'union du divin et de l'humain en une seule personne soulève des problèmes qui confondent l'esprit de l'homme. Pensons par exemple à la mort. Dieu ne peut pas mourir. Or, Jésus est Dieu, et pourtant Il est mort. Sa nature divine est inséparable de sa nature humaine. Ce simple fait montre que si nous pouvons connaître Christ, l'aimer et avoir foi en lui, dans un certain sens le Père seul peut vraiment le comprendre.

Personne non plus ne connaît le Père, si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils veut le révéler. Le Père aussi est insondable. Finalement, Dieu seul est assez grand pour comprendre Dieu. L'homme ne peut pas le comprendre par sa seule force et sa seule intelligence, mais le Seigneur Jésus peut et veut révéler le Père à ceux qu'Il a choisis. Celui qui parvient à la connaissance du Fils parvient aussi à celle du Père (Jn 14.7). Cependant, après avoir dit cela, confessons qu'en voulant expliquer le v. 27, nous nous retrouvons en présence de vérités trop élevées pour nous. Nous voyons confusément, comme dans un miroir. Pas même dans l'éternité, nos esprits finis ne parviendront à saisir pleinement la grandeur de Dieu et à comprendre le mystère de l'incarnation. En apprenant que le Père n'est révélé qu'à ceux que le Fils choisit, nous pourrions être tentés d'en déduire que certaines personnes sont arbitrairement choisies et d'autres pas. Le verset qui suit exclut une telle interprétation. Le Seigneur invite universellement tous ceux qui sont fatigués et lourdement chargés à venir à lui pour trouver du repos. Autrement dit, ceux à qui Il a décidé de faire connaître le Père sont ceux qui le reconnaissent comme Seigneur et Sauveur. Alors que nous allons

examiner cette invitation offerte avec une tendresse infinie, souvenons-nous qu'elle a été formulée juste après le rejet flagrant de Jésus par les villes privilégiées de la Galilée. La haine et l'acharnement des hommes n'ont pas eu raison de son amour et de sa grâce.

Venez... – Venir à Christ est une expérience décrite sous plusieurs formes : croire (Ac 16.31), recevoir (Jn 1.12), manger (Jn 6.35), boire (Jn 7.37), regarder (Es 45.22), confesser (1 Jn 4.2), entendre (Jn 5.24, 25), passer par la porte (Jn 10.9), ouvrir la porte (Ap 3.20), toucher la frange de son vêtement (Mt 9.20, 21), et accepter le don de la vie éternelle par Christ notre Seigneur (Ro 6.23).

... à moi... – L'objet de la foi n'est ni une Église, ni un credo, ni un responsable religieux, mais le Christ vivant. Le salut se trouve dans une personne. Ceux qui ont Jésus jouissent d'un salut parfait, parce que divin.

... vous tous qui êtes fatigués et chargés... – Pour venir à Jésus, l'être humain doit reconnaître qu'il est chargé du poids du péché. Seuls ceux qui se reconnaissent perdus peuvent être sauvés. La foi dans le Seigneur Jésus est précédée de la repentance envers Dieu.

... et je vous donnerai du repos. – Ici, remarquons que le repos est un don ; il ne s'acquiert pas et ne se mérite pas. C'est le repos du salut ; on le goûte en reconnaissant que Christ a totalement accompli l'oeuvre de la rédemption sur la croix du Calvaire. C'est aussi le repos de la conscience ; le croyant découvre que la faute de ses péchés a été payée une fois pour toutes, et que Dieu ne lui demandera pas de payer une seconde fois.

Dans les v. 29 et 30, Jésus invite, non plus au salut, mais au service.

Prenez mon joug sur vous... – C'est se soumettre à la volonté de Christ, lui abandonner les rênes de sa vie (Ro 12.1, 2).

... et recevez mes instructions... – Lorsque nous avons reconnu sa seigneurie dans tous les domaines de notre vie, Il nous forme à son école.

... car je suis doux et humble de coeur... – Contrairement aux pharisiens qui étaient durs et orgueilleux, le Maître véritable est doux et humble. Ceux qui prennent son joug apprendront à se mettre à la dernière place.

... et vous trouverez le repos pour vos âmes. – Il est question ici, non du repos de la conscience, mais du repos du coeur, qui s'obtient en prenant la place la moins en vue devant Dieu et devant les hommes. Ce repos s'expérimente dans le service de Christ quand on cesse de faire des efforts pour être grand.

Car mon joug est doux, et mon fardeau léger. Quel contraste saisissant avec les pharisiens ! En parlant d'eux, Jésus déclara : « Ils lient des fardeaux pesants, et les mettent sur les épaules des hommes, mais ils ne veulent pas les remuer du doigt. » (Mt 23.4) Le joug de Christ est léger, il ne provoque pas irritation et inconfort. Quelqu'un a suggéré que si Jésus avait eu une publicité devant son atelier de charpentier, Il aurait pu écrire : « Mes jougs s'adaptent bien. » Son fardeau est léger. Cela ne signifie pas qu'il n'y a pas de problèmes, d'épreuves, de travaux pénibles ou de chagrins dans la vie du chrétien. Mais cela veut dire qu'il ne les porte plus seul. Nous sommes sous le même joug que le Seigneur qui accorde la grâce

suffisante au bon moment. Servir Christ, ce n'est pas un asservissement mais bien un affranchissement.

Le controverse du sabbat (12.1-8)

Ce chapitre rapporte la crise ascendante qui aboutira au rejet. La malveillance et la méchanceté croissantes des pharisiens sont désormais prêtes à exploser. Ce qui met le feu aux poudres, c'est la question du sabbat.

Voilà qu'un jour de sabbat, Jésus, entouré de ses disciples, traversa des champs de blé. Ses disciples se mirent à arracher des épis et à les manger. Tant qu'ils n'utilisaient pas la faucille, la loi leur permettait de cueillir des épis avec la main dans le champ du prochain (De 23.25). Mais les pharisiens, qui cherchaient toujours à le prendre en faute, l'accusèrent d'accepter qu'on viole le sabbat. Leur accusation n'est pas formellement exprimée mais il est probable qu'ils reprochèrent aux disciples de moissonner (en arrachant les épis), de battre (en frottant les épis entre leurs mains) et de vanner (en séparant le grain de la balle).

Jésus rejeta leur stupide accusation en leur rappelant un épisode dans la vie de David. Pourchassé, David entra avec ses hommes dans la maison de Dieu et mangea les pains de proposition, 12 miches qui servaient de mémorial et que personne, excepté les sacrificateurs, n'avait le droit de manger. Ni David ni ses compagnons n'étaient sacrificateurs, pourtant Dieu ne leur reprocha pas d'avoir agi ainsi. Pourquoi ? La loi de Dieu n'avait jamais eu pour but de peser lourdement sur les Israélites fidèles. Si David était en exil, ce n'était pas de sa faute. Une faction infidèle du peuple l'avait rejeté. S'il avait occupé sa place normale, lui et ses amis n'auraient pas eu besoin de manger les pains de proposition. Parce qu'il y avait un péché en Israël, Dieu permit ce qu'Il aurait interdit autrement. On voit l'analogie. Le Seigneur Jésus-Christ était le Roi légitime d'Israël, mais le peuple ne voulait pas reconnaître sa souveraineté. S'Il avait été à sa place de Roi, ses disciples n'auraient pas été réduits à devoir manger de la sorte ni un jour de sabbat, ni aucun autre jour de la semaine. L'histoire se répétait. Le Seigneur ne réprimanda pas ses disciples, parce qu'ils n'étaient pas en tort.

Jésus rappela aussi aux pharisiens que les sacrificateurs violent le sabbat en tuant et en sacrifiant des animaux, et en accomplissant d'autres tâches serviles (No 28.9, 10), sans se rendre coupables parce qu'ils sont au service de Dieu. Les pharisiens savaient que les sacrificateurs travaillaient chaque sabbat dans le temple sans le profaner. Pourquoi critiquaient-ils alors les disciples qui agissaient de même en présence de quelque chose qui est plus grand que le temple ? Ce « quelque chose » désigne le royaume de Dieu, présent dans la personne du Roi.

Les pharisiens n'ont jamais compris les sentiments de Dieu. Dans Osée 6.6, Dieu avait déclaré : Je prends plaisir à la miséricorde, et non aux sacrifices. Pour Dieu, la compassion passe avant le rite. Il aurait préféré voir son peuple arracher des épis le jour du sabbat pour satisfaire sa faim plutôt que de le voir respecter ce jour si scrupuleusement qu'il s'infligeait une torture physique. Si les pharisiens avaient compris cela, ils n'auraient pas condamné les disciples.

Et le Seigneur d'ajouter : Car le Fils de l'homme est Maître du sabbat. C'est lui qui avait institué la loi ; Il était aussi le mieux qualifié pour en donner le véritable sens.

Jésus guérit un jour de sabbat (12.9-14)

Quittant les champs de blé, Jésus entra dans la synagogue. Luc précise que les scribes et les pharisiens s'y trouvaient pour l'observer et trouver quelque raison de l'accuser (Lu 6.6, 7).

Là se trouvait un homme qui avait la main sèche, témoin muet de l'incapacité des pharisiens à l'aider. Jusqu'à présent, ils avaient fait bien peu de cas de lui, mais soudain, il prend de la valeur à leurs yeux, car il leur fournit l'occasion de piéger Jésus. Les pharisiens savaient que Jésus était toujours disposé à soulager la misère humaine. S'Il guérissait le jour du sabbat, ils pourraient le prendre en flagrant délit, pensaient-ils. Ils abordèrent le Seigneur avec une question subtile relative à la loi : Est-il permis de faire une guérison les jours de sabbat ?

En guise de réponse, Jésus leur demanda si, n'ayant qu'une brebis, ils ne feraient pas tout, même le jour du sabbat, pour la retirer d'une fosse où elle serait tombée. Ils le feraient certainement. Peut-être sous prétexte que ce serait une oeuvre de miséricorde, mais plus probablement parce qu'une brebis représentait une certaine valeur marchande et qu'ils ne voulaient pas perdre de l'argent, même le jour du sabbat. Le Seigneur leur rappela alors qu'un homme vaut plus qu'une brebis. S'il est bon de se montrer compatissant envers un animal, à combien plus forte raison est-il permis de faire du bien à un homme le jour du sabbat !

Après avoir pris les chefs juifs au piège de leur propre cupidité, Jésus guérit l'homme à la main sèche. En disant à l'homme : Étends ta main, le Seigneur demandait le concours actif de la foi et de la volonté. L'obéissance du malade fut récompensée par la guérison. La main malade devint saine comme l'autre par le vouloir miséricordieux du Créateur. On aurait pu penser que les pharisiens se seraient réjouis de la guérison de l'homme auquel ils n'avaient pu ni voulu venir en aide. Il n'en fut rien. Au contraire, ils sortirent pleins de colère contre Jésus et se consultèrent pour le faire périr. S'ils avaient eu eux-mêmes une main sèche, ils auraient été heureux d'être guéris n'importe quel jour de la semaine !

Guérison pour tous les malades (12.15-21)

Connaissant les pensées de ses ennemis, Jésus s'éloigna. Mais où qu'Il aille, la foule se rassemblait ; Jésus guérit tous les malades qui le suivaient. Il leur recommanda de ne pas ébruiter ces guérisons miraculeuses, non pour se protéger lui-même du danger, mais pour éviter toute initiative maladroite de la foule qui ferait de lui un héros révolutionnaire. Il fallait qu'Il respecte le calendrier divin. La révolution allait se produire en répandant le sang, non celui des Romains, mais le sien.

Son ministère d'amour et de service accomplissait la prophétie d'Ésaïe 41.9 ; 42.1-4. Le prophète avait entrevu le Messie comme un conquérant plein de douceur.

Il décrit Jésus comme le Serviteur que Jéhovah a choisi, le bien-aimé en qui l'âme de Dieu a pris plaisir. Dieu devait mettre son Esprit sur lui – prophétie réalisée lors du baptême de Jésus. Son ministère devait s'étendre au-delà des frontières d'Israël, puisqu'Il devait annoncer la justice aux nations. Cette mission se développera de pair avec le « NON » de plus en plus marqué d'Israël.

Ésaïe avait aussi prédit qu'Il ne se disputerait pas, qu'Il ne crierait pas, et que sa voix ne résonnerait pas dans les rues. Le Messie ne sera donc pas un démagogue politique excitant la populace. Il ne devait pas briser le roseau cassé ni éteindre le lumignon qui fume. Le Messie ne piétinera pas les démunis et les

miséreux pour atteindre son but. Il encouragera et fortifiera ceux qui ont le coeur brisé et ceux qu'on opprime. Il attisera même une petite étincelle de foi pour en faire une flamme. Il poursuivra inlassablement son oeuvre jusqu'à ce qu'il ait fait triompher la justice. La haine et l'ingratitude des hommes ne parviendront pas à éteindre son amour humble et bienveillant pour les autres.

Et les nations espéreront en son nom. Ésaïe dit, plus exactement : «... et que les îles espèrent en sa loi » ; le sens est le même. Les îles sont une image des nations païennes. Elles sont présentées comme attendant le règne du Messie, auquel elles désirent se soumettre loyalement.

On accuse Jésus d'avoir le pouvoir par Satan (12.22-30)

Quand Jésus eut guéri un démoniaque aveugle et muet, les gens du peuple se dirent que Jésus était peut-être bien le Fils de David, le Messie d'Israël. Ceci enragea les pharisiens. Ils ne pouvaient supporter qu'on puisse éprouver de la sympathie pour Jésus ; aussi s'efforcèrent-ils de salir sa renommée en l'accusant d'avoir fait ce miracle par Béalzéboul, le prince des démons. Cette attaque inquiétante était la première accusation ouverte portée contre le Seigneur Jésus, soupçonné d'être démoniaque. Connaissant leurs pensées, Jésus entreprit de démontrer leur folie. Il souligna qu'aucun royaume divisé contre lui-même ne peut subsister victorieusement. S'il chassait les démons de Satan par la puissance de Satan, alors Satan luttait contre lui-même. Cela n'avait pas de sens.

Le Seigneur avait un autre puissant argument contre eux. Certains de leurs amis juifs, connus comme exorcistes, affirmaient avoir le pouvoir de chasser les démons. Jésus n'approuve ni ne rejette leur affirmation, mais Il s'en sert pour dire que si lui chasse les démons par Béalzéboul, alors les fils des pharisiens, c'est-à-dire ces exorcistes, le font également par Béalzéboul. Jamais les pharisiens n'auraient accepté pareille accusation, mais ils ne pouvaient échapper à cette logique implacable. Leurs amis exorcistes leur en auraient voulu à mort d'avoir laissé supposer qu'ils étaient des agents de Satan !

La vérité est tout autre, Jésus chasse les démons par l'Esprit de Dieu. Il a vécu toute sa vie d'homme sur la terre par la puissance du Saint-Esprit. Il était le Messie rempli de l'Esprit, annoncé par Ésaïe (Es 11.2 ; 42.1 ; 61.1-3). Il peut donc rétorquer aux pharisiens : Si c'est par l'Esprit de Dieu que je chasse les démons, le royaume de Dieu est donc venu vers vous. Quel camouflet ! Ils se vantaient de leurs connaissances théologiques, et voilà que le royaume de Dieu était venu vers eux parce que le Roi marchait au milieu d'eux, et ils ne s'étaient même pas rendu compte de sa présence !

Loin d'être de connivence avec Satan, le Seigneur Jésus était son vainqueur. C'est ce qu'illustre l'histoire de l'homme fort. L'homme fort désigne Satan. Sa maison est le domaine sur lequel il exerce son pouvoir. Les démons constituent ses biens. Jésus est Celui qui lie l'homme fort, entre dans la maison et pille ses biens. En réalité, la victoire sur Satan s'effectue par étapes. Elle a commencé lors du ministère public de Jésus ; elle a été officiellement confirmée par sa mort et sa résurrection ; elle sera notablement plus réelle lors du règne millénaire du Seigneur (Ap 20.2) ; enfin, elle sera définitive et éternelle lorsque Satan sera jeté dans l'étang de feu (Ap 20.10). On n'a pas le sentiment aujourd'hui que Satan soit lié ; il exerce encore un pouvoir considérable. Mais sa condamnation est arrêtée et son temps compté.

Jésus dit alors : Celui qui n'est pas avec moi est contre moi, et celui qui n'assemble pas avec moi disperse (v. 30). L'attitude blasphématoire des pharisiens prouvait qu'ils n'étaient pas avec le Seigneur. Ils étaient donc contre lui. En refusant de moissonner avec lui, ils dispersaient le grain. Ils avaient accusé

Jésus de chasser les démons par le pouvoir de Satan, alors qu'ils étaient eux-mêmes serviteurs de Satan, cherchant à saccager l'oeuvre de Dieu.

Dans Mc 9.40, Jésus déclare : « Qui n'est pas contre nous est pour nous. » Cette affirmation inverse l'ordre des termes de Mt 12.30. Il faut savoir que dans Matthieu, il est question du salut. Un homme ne peut être que pour ou contre Jésus. Il n'y a pas de neutralité. Marc envisage la question du service. Il y a une grande diversité parmi les disciples de Jésus : dans la communion fraternelle entre Églises locales, différences de méthodes et dans l'interprétation des doctrines. Toutefois dans le cas présent, si un homme n'est pas contre le Seigneur, il est pour lui, et doit donc être respecté.

Le péché impardonnable (12.31-32)

Ces versets constituent un point culminant dans les relations de Christ avec les chefs d'Israël. Parce qu'ils l'ont accusé de faire des miracles par le pouvoir de Satan alors qu'il les opère par la puissance du Saint-Esprit, Jésus les accuse de blasphémer contre le Saint-Esprit, autrement dit de commettre le péché impardonnable. En fait, c'était identifier le Saint-Esprit à Bézélzéboul, le prince des démons. D'autres formes de péché et de blasphème peuvent être pardonnées. Même celui qui parle contre le Fils de l'homme peut bénéficier du pardon. Mais le blasphème contre le Saint-Esprit est un péché pour lequel il n'existe de pardon ni dans ce siècle ni dans le siècle à venir, c.-à-d. le millénium. Par les mots ce siècle, Jésus désignait la période de son ministère public sur terre. On peut raisonnablement se demander s'il est possible de commettre aujourd'hui le péché impardonnable, puisque Jésus n'est plus corporellement présent en train d'opérer des miracles.

Le péché impardonnable n'est pas celui du rejet de l'Évangile. Un homme peut repousser le Seigneur pendant des années, puis se repentir, croire, et être sauvé. (Bien sûr, s'il meurt dans son incrédulité, il n'obtiendra pas le pardon). Ce péché particulier ne doit pas non plus être confondu avec la rechute dans le péché ; un chrétien peut s'éloigner du Seigneur pour un temps, et être plus tard réintégré dans la communion fraternelle.

Beaucoup de gens craignent d'avoir commis le péché impardonnable. Même s'il était possible de le commettre aujourd'hui, le simple fait que ces personnes aient peur d'avoir agi ainsi prouve qu'elles ne sont pas coupables de ce péché. Ceux qui l'avaient pratiqué étaient impitoyables envers le Seigneur et inflexibles dans leur opposition à lui. Ils n'avaient aucun scrupule à insulter le Saint-Esprit et aucune hésitation à comploter la mort du Fils de Dieu. Ils n'éprouvaient ni remords ni repentance.

Chaque mot irréflechis (12.33-37)

Même les pharisiens auraient dû admettre que Jésus agissait bien en chassant les démons. Pourtant, ils l'accusèrent d'être mauvais. Il met donc en évidence leur manque de logique et leur dit ceci : « Réfléchissez donc ! Si un arbre est bon, son fruit est bon et inversement. » Le fruit reflète la qualité de l'arbre qui le produit. Or, le fruit de son ministère était excellent. Il avait guéri des malades, des aveugles, des sourds, des muets, Il avait expulsé des démons et ressuscité des morts. Un arbre pourri aurait-il pu produire de si bons fruits ? C'est totalement impossible ! Pourquoi refusaient-ils alors, avec un tel entêtement, de le reconnaître ?

La raison ? Ils étaient des races de vipères. Leur perfidie contre le Fils de l'homme, mise en évidence par les propos venimeux qu'ils tenaient, exprimait le trop-plein de leurs coeurs mauvais. Un coeur rempli de bonté prononcera des mots aimables et justes. D'un coeur mauvais ne peuvent sortir que blasphème, amertume et mots blessants. Jésus les avertit solennellement – et nous par la même occasion – que les gens rendront compte de toute parole vaine qu'ils profèrent. Puisque les paroles exprimées par les hommes sont un juste reflet de ce qu'ils sont, elles constitueront une base valable pour leur condamnation ou leur acquittement. Combien lourde sera la condamnation des pharisiens pour les propos vils et méprisants qu'ils auront proférés contre le saint Fils de Dieu ! Car par tes paroles tu seras justifié, et par tes paroles tu seras condamné. Pour les croyants, le châtiment mérité pour des paroles vaines a déjà été payé par la mort de Christ ; toutefois, celles qui restent non confessées et non pardonnées nous vaudront une récompense diminuée, au jour du jugement.

Le signe du prophète Jonas (12.38-42)

En dépit de toutes les merveilles que Jésus avait accomplies, les scribes et les pharisiens eurent l'audace de lui demander un miracle, laissant entendre qu'ils étaient prêts à croire s'il leur prouvait qu'il était le Messie. Leur hypocrisie était transparente. S'ils n'avaient pas cru après avoir vu tant de miracles, pourquoi un miracle supplémentaire les aurait-il convaincus ?

Dieu n'apprécie pas l'attitude de ceux qui demandent un signe miraculeux pour croire. Comme Jésus le déclara à Thomas : « Heureux ceux qui n'ont pas vu, et qui ont cru ! » (Jn 20.29). Dans le dessein de Dieu, la vue vient après la foi.

Le Seigneur les traita de génération méchante et adultère ; méchante, car elle entretenait volontairement son aveuglement pour ne pas voir le Messie ; adultère, parce qu'elle était spirituellement infidèle à son Dieu. Son Dieu-Créateur, présent dans la personne de Celui qui unissait parfaitement les caractéristiques du divin et de l'humain, était au milieu d'elle et lui parlait. Malgré cela, elle osait réclamer un signe. Il répondit qu'il ne leur serait donné d'autre miracle que celui du prophète Jonas, faisant ainsi allusion à sa propre mort, à son ensevelissement et à sa résurrection. Jonas, englouti puis vomi par le poisson (Jonas 2.1, 11), préfigure la passion et la résurrection du Seigneur. Sa résurrection d'entre les morts devait être le miracle ultime et culminant de son ministère en faveur de la nation d'Israël.

De même que Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre d'un grand poisson, ainsi le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre. Cette affirmation soulève un problème. Si, comme on l'admet généralement, Jésus a été enseveli le vendredi après-midi et est ressuscité le dimanche matin, comment peut-on dire qu'il est resté trois jours et trois nuits dans la tombe ? Il suffit de savoir que pour les Juifs, toute partie d'un jour ou d'une nuit comptait comme un jour ou une nuit complète. « Un jour et une nuit constituent un onah, et une partie de l'onah vaut pour le tout » (dicton juif).

Jésus met en relief la culpabilité des chefs religieux juifs au moyen de deux images fortes. D'abord, les païens de Ninive, bien moins privilégiés qu'eux, se repentirent sincèrement et profondément à la prédication du prophète Jonas. Au jour du jugement, ils se lèveront pour reprocher aux contemporains de Jésus de n'avoir pas accueilli Celui qui est plus que Jonas, le Fils incarné de Dieu.

Autre comparaison : la reine de Séba, une païenne qui n'avait pas droit aux privilèges de la nation juive, vint du Midi, effectuant un voyage fatigant et coûteux pour s'entretenir avec Salomon. Les contemporains

de Jésus n'avaient pas à aller loin pour le rencontrer ; c'est lui qui vint du ciel jusqu'à leur petit coin de terre pour être leur Messie-Roi. Mais ils ne réservèrent pas de place dans leurs vies à Celui qui est infiniment plus que Salomon. Lors du jugement, une reine païenne les condamnera pour cette insouciance outrageante.

Dans ce chapitre, le Seigneur a été présenté comme plus grand que le temple (v. 6), que Jonas (v. 41), que Salomon (v. 42). Il est « plus grand que le plus grand et meilleur que le meilleur. »

La maison vide (12.43-45)

Dans ce passage, Jésus donne sous forme de parabole un résumé de toute l'histoire passée, présente et future du peuple d'Israël incrédule. L'homme représente la nation juive, l'esprit impur l'idolâtrie qui a caractérisé le peuple depuis son esclavage en Égypte jusqu'à sa captivité à Babylone ; cet exil guérit momentanément Israël de son idolâtrie. Pendant cette période, c'est comme si l'esprit impur était sorti de l'homme. Depuis la fin de sa captivité jusqu'à la venue du Seigneur, le peuple juif n'a pas adoré d'idoles. Il ressemble à cette maison vide, balayée et ornée. Il y a bientôt vingt siècles, le Sauveur a essayé d'entrer dans cette maison vide. Il en était à la fois le locataire légitime et le propriétaire. Mais le peuple lui a délibérément barré l'accès. Les Israélites ne servaient plus les idoles, mais ils ne voulaient pas non plus servir le vrai Dieu.

Le vide évoque le néant spirituel, qui est une condition dangereuse comme la suite du récit le montre. Il ne suffit pas de se réformer, il faut encore accepter positivement le Sauveur. Un jour prochain, l'esprit d'idolâtrie décidera de retourner dans la maison, accompagné de sept autres esprits plus méchants que lui. Comme le nombre sept est souvent associé à l'idée de plénitude et de perfection, il serait question dans ce verset de la forme pleinement développée de l'idolâtrie. Cela nous fait entrevoir la tribulation, au cours de laquelle la nation apostate adorera l'Antéchrist. Se prosterner devant l'homme de péché et l'adorer à la place de Dieu sera la pire forme d'idolâtrie dont la nation se sera jamais rendue coupable auparavant. La dernière condition de cet homme devient pire que la première. L'Israël incrédule sera soumis à de terribles jugements lors de la grande tribulation, et sa souffrance dépassera de loin celle endurée lors de la captivité babylonienne. Les sujets résolument idolâtres seront finalement détruits lors de la seconde venue de Christ.

Il en sera de même pour cette génération méchante. La même race apostate qui a rejeté le Fils de Dieu à sa première venue subira un châtement exemplaire à sa seconde venue.

Qui est ma mère ? (12.46-50)

Ces versets décrivent un incident apparemment banal. La famille de Jésus vient lui parler. Pourquoi ? Marc fournit un indice. Certains des proches de Jésus prétendaient qu'il était fou (Mc 3.21, 31-34) ; sa famille vint donc peut-être pour le ramener à la maison (cf. Jn 7.5). Quand Il apprit que sa mère et ses frères attendaient dehors pour lui parler, Jésus répondit : Qui est ma mère, et qui sont mes frères ? Puis, désignant ses disciples, Il dit : Quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, et ma soeur, et ma mère.

Cette révélation surprenante est lourde de signification spirituelle : elle marque un tournant décisif dans les relations de Jésus avec Israël. Marie et ses enfants représentaient la nation juive, à laquelle Jésus appartenait par les liens du sang. Jusqu'à présent, Il avait volontairement limité son activité aux brebis perdues de la maison d'Israël. Mais il était de plus en plus évident que son propre peuple ne voulait pas de lui. Au lieu de s'incliner devant leur Messie, les pharisiens l'avaient accusé d'être contrôlé par Satan. Jésus annonce donc un nouvel ordre des choses. Désormais, ses liens naturels avec Israël ne seront pas le facteur déterminant qui guidera son action. Par compassion, Il continuera certes de plaider avec ses compatriotes selon la chair, mais le chap. 12 signale une rupture inévitable avec Israël.

L'issue est claire. Israël ne veut pas de lui ; Il se tourne donc vers ceux qui l'accepteront. Les considérations spirituelles prévaudront sur celles des liens du sang. L'obéissance à Dieu introduira des hommes et des femmes, Juifs et païens, dans une relation vitale avec lui.

La parabole des 4 terrains (13.1-9)

Jésus sortit de la maison où Il avait guéri le démoniaque, et s'assit au bord de la mer de Galilée. De nombreux exégètes voient dans la maison une allusion au peuple d'Israël, et dans la mer, une référence aux païens. Le trajet du Seigneur symbolise alors une coupure avec Israël ; pendant la période transitoire qui vient de débiter, le royaume sera prêché aux nations.